

La vie de René Descartes est relativement bien connue, essentiellement grâce à la belle biographie que Baillet en a faite et qui a paru en 1692. Dans cet ouvrage de référence, à la plume rapide et enlevée, Baillet dresse de Descartes le portrait d'un homme courageux, pieux, profondément intègre, et superbement désintéressé. Si quelques endroits de cette biographie confinent à l'hagiographie, il n'en demeure pas moins que celle-ci constitue une extraordinaire source de connaissances pour qui veut connaître l'auteur des *Méditations* dans ses pérégrinations européennes.

Outre cette indispensable biographie, il convient d'ajouter les textes de Descartes lui-même qui, fait inhabituel, entretient régulièrement son lecteur de sa jeunesse, et propose dans le *Discours de la méthode* de 1637 le parcours génétique de sa formation intellectuelle, avant que les *Méditations de philosophie première* de 1641 n'en tirent un résumé pour le moins lapidaire. Nous disposons donc de sources précises et diversifiées, et, nonobstant les imperfections du texte de Baillet dont certaines indications factuelles sont sujettes à caution, il nous est relativement aisé de retracer les grands moments de la vie cartésienne avec clarté et distinction.

René Descartes est né le 31 mars 1596, à La Haye, ville qui, depuis, a abandonné son nom au profit de celui de Descartes pour rendre hommage au plus célèbre de ses natifs. « *La maison de Descartes, écrit Baillet, a toujours été considérée comme l'une des meilleures de la Touraine. Il ne s'y est point vu de mésalliance qui en ait altéré la noblesse : et nous ne trouvons point de dates d'anoblissement qui en puisse fixer l'antiquité¹.* »

Issu de la plus ancienne noblesse, Descartes n'hérita pourtant pas d'une riche santé. « *Il avait hérité de sa mère une toux sèche et une couleur pâle qu'il garda jusqu'à l'âge de plus de vingt ans : et tous les médecins, qui le voyaient avant ce temps-là, le condamnaient à mourir jeune².* » Cette constitution fragile née d'une altération au poumon joua assurément un rôle majeur tout au long de la formation du jeune homme, dans la mesure où la précarité permanente de son état de santé le dispensa de suivre certains cours, de se lever tôt, et d'être astreint à la discipline rigoureuse que connaissaient ses camarades à la Flèche. Par la suite, il conserva le rythme qu'il avait adopté lorsqu'il étudiait dans le prestigieux établissement et Baillet ne se priva pas de noter, non sans un amusement certain que, tout au long de sa vie, notre philosophe « *dormait beaucoup, ou [que] du moins son réveil n'était jamais forcé ; lorsqu'il se*

1. Adrien Baillet, *Vie de Monsieur Descartes*, 2002, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 5.

sentait parfaitement dégagé du sommeil il étudiait en méditant couché, et ne se relevait qu'à demi-corps, par intervalle, pour écrire ses pensées. C'est ce qui le faisait souvent demeurer dix heures et quelquefois douze dans le lit¹. »

Philosophus sive viator

Quoique souvent alité, Descartes n'en fut pas moins, et c'est peut-être ce qui est le plus frappant à la lecture de la biographie de Baillet, un immense voyageur. À peine eut-il fini ses études à La Flèche en août 1613 (ou 1615) qu'il éprouva le besoin de rencontrer le monde non pas dans le passé des livres mais par l'exploration de l'Europe. En 1637, alors que Descartes évoque sa jeunesse et la fin de ses études, le besoin de ne pas se satisfaire uniquement de l'érudition livresque se trouve mis en avant : « [...] *je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles, que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu* » (DM, p. 6). Il serait certes excessif de faire de Descartes un penseur précoce du relativisme culturel, mais il serait tout aussi excessif de ne pas accorder d'importance

1. Adrien Baillet, *Vie de Monsieur Descartes*, op. cit., p. 277.

à cette remarque dont l'esprit se retrouvera dans la troisième partie du *Discours*, où il s'agira d'élaborer une morale dont la maxime première sera celle d'une obéissance aux contingences des lois et coutumes du pays où l'on vivra.

Plus généralement, le besoin de voyager qu'éprouve Descartes semble relever d'une analogie avec l'érudition livresque : *de même que la vérité ne saurait se trouver tout entière dans un livre unique, de même, elle ne saurait être conquise en un lieu exclusif*; l'exigence de « *conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés* » (DM, p. 5) qu'invoque Descartes est aussi un impératif de *conversation avec les plus honnêtes gens des pays étrangers* ; tout se passe donc comme si la relation livresque au savoir s'avérait tout aussi nécessaire qu'insuffisante et que sa nécessité même ouvrait sur son insuffisance. « *C'est pourquoi, peut conclure Descartes dans le Discours, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions [...]* » (DM, p. 9).

Il serait fastidieux d'évoquer la totalité des voyages que Descartes entreprit, mais certains émergent comme étant des moments privilégiés de ses rencontres amicales et philosophiques. Ainsi le voyage en Hollande de 1617 (ou 1618) est-il l'occasion pour Descartes de rencontrer Isaac Beeckman grâce à un problème de mathématique que ce dernier avait fait afficher dans les rues de Breda et que Descartes résolut avec aisance et génie. Ce dernier rédigea pour lui un *Abrégé de musique* (1618) avant qu'une brouille n'écarte les deux amis. En juillet 1619, Descartes quitte Breda pour Maastricht puis pour Aix-la-Chapelle, avant de gagner le Danemark et l'Allemagne où il s'engage dans les troupes du duc Maximilien de Bavière. Alors qu'il se trouve aux environs d'Ulm, et que, selon Baillet, il réfléchissait sur les sciences, Descartes est comme saisi d'un songe surnaturel en cette nuit si étrange, décrite en ces quelques termes : « *Le 10 novembre 1619, comme j'étais rempli d'enthousiasme et que je découvrais les fondements d'une science admirable...* » (O, in *OP I*, p. 52). Tels sont les premiers mots des *Olympiques*, ce petit texte si particulier, mêlé des propos de Baillet et des remarques de Leibniz, où l'influence de la Renaissance se fait sentir à chaque mot, jusques et y compris au plus célèbre d'entre eux, la science *admirable*.

Cette *science admirable* se révèle à lui par le biais de trois songes successifs, « *mais assez extraordinaire pour s'imaginer qu'ils pouvaient lui être venus d'en haut*¹. » Si Baillet insiste à plusieurs reprises² sur la dimension métaphysique, sinon théologique de l'*origine* de ces songes, c'est qu'il nous faut y prêter attention ; cette « science admirable » que, sans doute, Descartes cherchera à accomplir tout au long de sa vie, se trouve, dès les commencements, lestée du poids de quelque chose ressemblant à une révélation divine ou qui, à tout le moins, s'est trouvée interprétée de la sorte. Il n'est donc pas surprenant que Baillet conclue le récit de ces trois songes par la description d'un Descartes très profondément pieux, demandant à Dieu de l'éclairer quant à la signification de ce qu'il venait de vivre³, insistant sur le fait que cet épisode est le plus important de toute sa vie.

1619-1623 : La fable des Rose-Croix

Après ce triple songe aux allures fort mystérieuses, Descartes renonce à une carrière militaire tandis que se décide une orientation définitivement intellectuelle de sa vie. Mais, avant de revenir à Paris en 1623, il

1. Baillet, *Vie de Monsieur Descartes*, *op. cit.*, p. 38.

2. Baillet poursuit en effet en évoquant « l'air spirituel et divin » de ces songes.

3. « *L'embarras, où il se trouva, le fit recourir à Dieu, pour le prier de lui faire connaître sa volonté, de vouloir l'éclairer, et le conduire dans la recherche de la vérité. Il s'adressa ensuite à la sainte Vierge, pour lui recommander cette affaire qu'il jugeait la plus importante de sa vie* », in *Olympiques*, *op. cit.*, p. 59. Nous soulignons.

va souhaiter croiser la route d'une société secrète alors en vogue en Allemagne, les Rose-Croix. Baillet affirme ainsi que Descartes « *entendit parler d'une confrérie de savants, établie en Allemagne depuis quelque temps sous le nom de Frères de la Rose-Croix*¹. » Cette attention que va prêter Descartes aux Frères de la Rose-Croix ne nous semble intelligible que si elle se trouve rapportée aux trois songes dont Descartes cherchait inlassablement la signification depuis novembre 1619 ; il est fort probable que Descartes ait vu en eux, étant entendu les prodiges de sagesse que l'on conférait alors aux Rose-Croix, la possibilité de résoudre la question du sens de ses rêves, et plus généralement de progresser dans la recherche de la vérité.

Selon Baillet, Descartes ne put rencontrer le moindre Rosicrucien, comme si cette confrérie fût restée introuvable. Était-ce une volonté de la part du biographe de nier les relations de Descartes avec d'occultes sociétés, ou le récit vrai d'une impossibilité, historique ? Tout porte à croire aujourd'hui que Baillet a dit vrai, et que si Descartes ne put entrer en contact avec les Rose-Croix, c'est parce qu'en 1619, ainsi que le démontra Mme Rodis-Lewis, « il n'existait pas une véritable société secrète². » Néanmoins, qu'il

1. Baillet, *Vie de Monsieur Descartes, op. cit.*, p. 39.

2. Geneviève Rodis-Lewis, *Descartes*, Calmann-Lévy, 1995, p. 59.

n'ait pu rencontrer de Rose-Croix prouve qu'il ait cherché à le faire, bien que cette tentative fût restée sans succès et qu'il n'en put tirer nul profit¹.

De retour en France en 1623, Descartes apprend pourtant que les plus folles rumeurs sur son appartenance à la confrérie circulent dans les cercles mondains, ce qui l'incite à se montrer davantage pour signifier la pleine visibilité de son existence qu'il offre en contraste à la désespérante invisibilité de la confrérie à laquelle lui est prêtée une sottise appartenance. Il se rend pour quelques temps en Italie², se bat en duel, revient à Fontainebleau pour rendre visite au Roi et se désintéresse des mathématiques pures pour mieux se concentrer sur ce qui fera la force thématique de son premier ouvrage, la *mathesis universalis*, c'est-à-dire l'idée selon laquelle *la méthode mathématique doit servir d'étalon de certitude pour toutes les autres sciences* : on doit parvenir en toutes sciences à un degré de certitude égal à celui des mathématiques car « *ceux qui cherchent le droit chemin de la vérité ne doivent s'occuper d'aucun objet*

1. De ce fait, « *si Descartes, écrit Annie Bitbol-Hespériès, s'est informé sur les Rose Croix, les conceptions médicales qu'il élaborera plus tard ne sont pas liées aux manifestes rosicruciens, inspirés des thèses de Paracelse dont les ouvrages sont réédités dans le premier tiers du dix-septième siècle* » Annie Bitbol-Hespériès, « Descartes, Harvey et la médecine », in *Descartes et la Renaissance*, Champion, 1999, p. 324.

2. Ce voyage italien est de la plus haute importance quant à la compréhension du recul cartésien sur le mouvement de la terre.